

Jacques Adam

Vérité et réel *

« Vérité », « réel », deux mots dont l'un fait résonner la philosophie, la métaphysique et la théologie, l'autre raisonne avec la science. Leur rapport, dans la psychanalyse, questionne et renvoie approximativement à ce que l'on essaie de distinguer avec les formules d'inconscient-langage et d'inconscient-réel.

L'implication de la vérité du dire

Repartons de l'argument de notre thème de cette année : « Le réel est l'impossible, première définition par la logique de Lacan. Mais, reconsidéré à la fin de son enseignement, le réel se rencontre, dans le symptôme, dans *lalangue* aussi bien. Par sa fixité, il se distingue de la vérité dont la consistance tient du mirage. » Il y aurait donc, chez Lacan, une opposition entre un deuxième temps de l'élaboration du réel, d'un côté, et la vérité, de l'autre. La vérité est d'abord opposée au réel en tant qu'impossible, puis la vérité est opposée au réel en tant qu'il est fixe. Cette mise en tension a le mérite de faire ressortir ce qu'il y a de commun et de solide entre la vérité et le réel dans l'élaboration lacanienne : tous deux répondent à la logique de l'impossible (impossible à imaginer, impossible à dire...) et, à fonctionner ainsi à un régime similaire, on pourrait dire, à l'instar du réel et du rationnel hégélien, que tout ce qui est vrai est réel et tout ce qui est réel est vrai. Ceci, qu'il est possible de dire, n'est pas applicable à l'inconscient.

Mais on peut dire aussi, s'il y a eu réélaboration du réel chez Lacan (qu'on peut peut-être aussi nommer « réinvention de l'inconscient »), que le plus profond rapport entre vérité et réel apparaît être, dans le cheminement lacanien, un rapport d'opposition : à la vérité

* Intervention au séminaire École de l'EPFCL-France, Paris, 14 janvier 2010.

revient la valeur de mobilité, d'incertitude, d'insaisissabilité, de fuite ; au réel s'attachent la fixité, l'inévitabilité, l'incontournable. Ces deux types de rapports entre la vérité et le réel – rapports de similarité et d'opposition – permettent peut-être d'appréhender et de nuancer plus d'un point de vue en matière de clinique analytique et donc de s'orienter mieux dans la pratique elle-même. Voire, institutionnellement, dans l'utilisation de la passe.

Mais Lacan nous dit, en janvier 1977, lors de l'ouverture de la Section clinique : « La vérité n'est pas sans rapport avec ce que j'ai appelé le réel, mais c'est un rapport lâche ¹ ». Sur la vérité, il développe dans les mêmes termes ce qu'il avait formulé dans la « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI » de 1976 : la vérité menteuse ². Quant au réel, il en dit seulement que le corps en fait partie, en continuité avec l'imaginaire, et que « providentiellement » (c'est ainsi qu'il souligne le jeu de la structure), il y a le symbolique qui permet à tout cela, la vie, la reproduction, le sexe en somme, de tenir, c'est-à-dire d'être noué de manière borroméenne ³. Et dans ce jeu de la structure, il s'agit de l'importance de l'effet du symbolique, autrement dit du langage, dans le réel.

Mais alors, en quoi le rapport peut-il être dit « lâche » par Lacan ? La vérité, visée par le langage, est dans l'ordre symbolique, elle est de l'ordre du dire, de l'ordre du discours. Mais si le symbolique commande bien le réel, ainsi que l'interprétation analytique est censée nous le montrer, il devrait être évident que le discours psychanalytique soit celui qui puisse dire à la fois la vérité et le réel, en rendre compte, dans une sorte de concordance de l'une avec l'autre. Il devrait nous être rendu sensible que l'expérience de la psychanalyse atteigne en somme à un réel de la vérité (et à une vérité du réel) grâce au nouage « logique » entre les trois ordres de la structure borroméenne.

Or il n'en est rien. En janvier 1977 encore, dans le même mouvement que l'ouverture de la Section clinique, Lacan, dans son

1. J. Lacan, « Ouverture de la section clinique » (1977), *Ornicar?*, n° 9, 1977.

2. J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI » (1976), dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 571-573.

3. Ce « providentiellement » me semble être à méditer avant nos travaux quant au « mystère du corps parlant ».

séminaire ⁴, rappelle d'une part la séparation (non pas la différence) radicale qu'il y a entre la vérité et le savoir, donc une séparation où les deux plans de la vérité et de l'inconscient ne se recouvrent pas naturellement. Mais d'autre part aussi, prolongeant ce qu'il avait dit déjà fin 1968 (à savoir que « nul discours ne peut dire la vérité ⁵ »), Lacan se joue du terme même de discours en parlant d'un « dire qui secourt ». Autant souligner qu'en psychanalyse, le dire n'a pour fonction que de venir au secours d'une vérité inatteignable, et que c'est la seule énonciation de vérité possible.

On pourrait donc conclure qu'il n'y a pas de vérité du dire même s'il y a un dire de la vérité. Le terme de discours, le discours écrit en mathèmes, ne vient pas immédiatement au secours (c'est le cas de le dire) de notre approche et de notre connaissance des rapports entre la vérité et le réel. Lacan précise même, dans la séance du 11 janvier 1977 de son séminaire, que dans les quatre discours qu'il a pu écrire, la vérité du dire n'était qu'*impliquée*. C'est-à-dire pas expliquée, ou pas démontrée (ou peut-être pas explicable ni démontrable) par les mathèmes des discours. Mais alors par quoi ? Est-ce pour cela qu'il lui faudra avancer plus tard l'idée d'une « vérité poétique », celle qui peut se manifester dans un réel qui se montre ?

Le rapport que Lacan dit « lâche » entre vérité et réel est donc surprenant, car, en braquant le projecteur, comme il le fait dans la suite de ce séminaire, sur le discours du maître (qui est aussi l'écriture du discours de l'inconscient), il dit exactement ceci, clairement et catégoriquement : ce discours S1/S barré à S2/a est le discours le moins vrai, le discours le plus menteur, le discours le plus impossible, et le discours le plus réel. Je cite précisément : « Ce discours est menteur, c'est précisément en cela qu'il atteint au réel ⁶. » Et ça a un nom, ajoute-t-il : *Verdrängung* (refoulement). Ainsi, faire correspondre un moins de vérité à un plus de réel me semble permettre d'établir une correspondance et un rapport plutôt solide entre vérité

4. J. Lacan, Le Séminaire, Livre XXIV, « L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile à mourre » (1976-1977), *Ornicar?*, n° 14, p. 4 (« [...] comme je l'ai dit dans ma Radiophonie, le savoir et la vérité n'ont entre eux aucune relation »).

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre* (1968), Paris, Seuil, 2006, p. 42.

6. J. Lacan, Le Séminaire, Livre XXIV, « L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile à mourre », séance du 11 janvier 1977, *Ornicar?*, n° 14, p. 6.

et réel, contrairement à ce que Lacan avait évoqué à l'ouverture de la Section clinique (« rapport lâche »). Penser qu'au nœud du refoulement la vérité en moins peut concorder avec le réel en plus nous met peut-être plus à l'aise pour parler d'inconscient-langage et d'inconscient-réel, sans faire de ces syntagmes une opposition, surtout quand on pense à cette « satisfaction qui marque la fin de l'analyse » dont Lacan parle dans son texte de 1976 ⁷. La vérité, le réel ? Qu'est-ce qui peut satisfaire ? Qu'est-ce que la satisfaction du dire, du bien-dire ? Suffit-il d'en avoir dit assez et bien pour signer la satisfaction de fin de l'analyse ?

L'explication de la satisfaction

La première manière dont Lacan parle de la fin de l'analyse est la fin sur le mode maniaco-dépressif. Ce mode est une forme d'affect. S'agit-il de même d'un affect quand il parle de « satisfaction » qui marque la fin de l'analyse ? Michel Bousseyroux, dans son intervention du mois dernier ⁸, parle très bien d'un « chemin plus ou moins nouveau du dire qui à la fin est seul à satisfaire », c'est-à-dire quand la coupure du dire s'accomplit dans un nœud, qu'il appelle le nœud-coupure de la passe. La fin de l'analyse peut donc être envisagée comme un moment de démonstration de l'impossible, « un moment qui permet de conclure sur l'existence du réel comme impossible » (Michel Bousseyroux). Mais cela suffit-il ? Et surtout il paraît légitime de se demander ce qu'il y a de *réellement* satisfaisant à seulement conclure à l'existence du réel comme impossible. Le dire ne fait pas toujours événement, à partir de la contingence de la règle d'association libre de l'expérience analytique. Et à quoi reconnaît-on « l'événement d'un dire » ? Dans la poésie, sans doute, il est vrai. Mais ce n'est sûrement pas la rencontre de « l'opacité du réel » sur laquelle, comme on l'entend dire parfois, on se contente de croire que la passe a le mérite de la mettre en évidence, cette opacité, position qui tient lieu, en fait, d'une incertitude à reconnaître ce qu'est le réel.

Michel Bousseyroux a bien mis en évidence les quatre formes d'impossible du réel : l'impossible à démontrer (Gödel), l'impossible à dénombrer (Cantor), l'impossible à ce que le réel soit un tout (Woodin)

7. J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 571-573.

8. « Du mathème au poème, quel réel ? ».

– pas d’Univers du réel, donc –, et enfin l’impossible à prédiquer – lié au réel-trou, au réel troué, au réel pas-tout, qui ne se démontre pas, qui se *montre*, qui se manifeste (dans le nœud borroméen), et qui est réel du non-sens, celui qui peut se manifester dans la poésie (peut-on dire de toute poésie ?).

Si la vérité est aussi impossible à rejoindre que le réel, même sous ces quatre formes de l’impossible, peut-on continuer à dire qu’il y a un rapport « lâche » entre vérité et réel ?

À l’écoute de la passe

Les passeurs peuvent, lors des témoignages devant le cartel de la passe, faire ressentir « plus vrai » le discours de tel ou tel passant. Cela ne veut pas dire forcément « plus réel ». Il ne s’agit pas de l’authenticité ni de la valeur de vérité du témoignage, mais plutôt de la valeur de réel dont résonne le dire de la personne qui, après s’être soumise à l’expérience analytique, s’est prêtée à l’expérience de la passe. Il peut manquer, dans la transmission par les passeurs du moins, ce quelque chose qui devrait faire penser que le dire de vérité du passant s’est bien noué dans son analyse avec l’expérience du réel, que quelque chose de la vérité s’est *réalisé* en un dire dont la satisfaction devrait être sensible.

L’écoute récente d’une passe par le cartel de la passe dont je fais partie a fait au contraire apparaître ceci : deux blocs, disons deux ordres bien distincts dans un rapport défait entre vérité et réel. D’une part, une jouissance sans fin de l’inconscient-langage faisant défiler tous les signifiants possibles pour satisfaire ce qui semblait s’imposer en même temps au sujet comme un authentique besoin de reconnaissance. De l’autre, une méconnaissance appliquée des effets du réel, en particulier quant aux questions d’identification et de référence au corps. Le résultat donnait l’impression d’une impasse sur la question de la sexualité. Et plus précisément ceci, que le bla-bla-bla obligé de l’analyse venait faire bouchon au trou du réel, autrement dit que le symbolique semblait vouloir forcer l’impossible à prédiquer (tel que Michel Bousseyroux en a parlé). L’abus du sens, pourrait-on dire, du moins *via* le témoignage des passeurs, avait privé ce passant d’un rapport plus vrai, moins lâche, plus courageux à son réel.

Mais, me direz-vous, que veut dire un rapport « courageux » au réel ? Ce serait au moins savoir y faire avec ce que Freud nomme les cicatrices de l'inconscient, désignant par là ce par quoi la névrose se raccorde au réel. Et obligeant ainsi à considérer l'espace de l'inconscient autrement que comme un réservoir de causalité et de sens aux symptômes, mais à le situer comme il le faut pour pouvoir le lire, à savoir le situer comme béance où viendront s'inscrire les rapports du sujet à un réel non déterminé. À l'inconscient-langage, causaliste, répondrait donc un inconscient-réel, plus déterminant que les lois mêmes du signifiant. C'est ce que semblait dire Lacan déjà en 1964 dans le *Séminaire XI*. Ce qui voudrait dire aussi qu'il y a un joint entre l'impossible à dire de la vérité et l'impossible à supporter du réel. Un joint que Lacan nomme la *varité* du symptôme, où la mobilité de la vérité s'épanche dans la diversité des symptômes. Le symptôme ne serait donc abordable que dans cette dimension que Lacan appelle « réellement symbolique », c'est-à-dire quand le symbolique est inclus dans le réel, et cette dimension, Lacan n'hésite pas à le souligner ainsi, est celle du mensonge. La mobilité de la vérité va jusqu'au mensonge. Mais par ailleurs il y a le réel, et son impossible, un réel condamné à la fixité, un réel fixé qui doit jouer avec les fictions de la vérité. Peut-on jamais éteindre les symptômes et leurs sens assourdissants comme le sont ceux des voix de la religion schrébérienne et des voies des religions ?

Lacan croit à la dimension de « l'imaginairement symbolique » (c'est-à-dire à la poésie et à *lalangue*) pour, au moins, atteindre le symptôme. C'est sa recommandation, la poésie recommandée au niveau de l'interprétation analytique. Une interprétation liée à la lettre, à l'écrit, qui doit pouvoir être efficace dans le vidage du sens dont est plein le symptôme et dont le symptôme se plaint, et le sujet avec. Au fond, pour essayer de spécifier vérité et réel (et leur rapport) dans l'expérience analytique, et pour tenter de mieux situer inconscient-langage et inconscient-réel, il ne faut pas oublier que, à côté de la vérité qui ne fonctionne qu'à l'*usure*, il y a le réel qu'on ne connaît qu'à l'*usage*. Rencontre avec un bien-dire qui satisfasse. Cela doit aussi s'entendre dans les témoignages de passe : comment l'analyse a-t-elle permis à quelqu'un de vérifier le réel ?

Dans un témoignage de passe, il peut apparaître ceci qu'à force d'avoir usé la vérité en croyant l'atteindre simplement par la grâce

de la dérive signifiante, on n'arrive finalement à pas plus qu'à rater l'effet de réel de l'analyse. C'est un évitement qui vaut résistance. Et la résistance est ce qu'il y a de plus redoutable de l'inconscient. « Redoutable » parce que c'est « le redoutable inconnu au-delà de la ligne, c'est ce que, en l'homme, nous appelons l'inconscient, c'est-à-dire la mémoire de ce qu'il oublie ⁹ ».

Le poète Jacques Roubaud, à sa manière, rappelle que « la poésie d'une langue est mémoire de cette langue ¹⁰ ». Y aurait-il donc de la poésie dans la langue de l'inconscient ? Sans doute, mais ce n'est pas la broderie surréaliste qui nous intéresse ici mais bien plutôt les ultimes développements de Lacan sur l'effet de l'interprétation analytique pour toucher juste dans la cible du symptôme. « C'est pour autant qu'une interprétation juste éteint un symptôme que la vérité se spécifie d'être poétique ¹¹ ». On ne peut pas être insensible à cette vérité poétique de l'interprétation analytique qui peut ferrer ensemble vérité et réel pour assurer son effet, à savoir que la poésie de la langue serait la seule manière de « faire réel », de « ferrer le réel », pour reprendre le jeu de mots de Lacan dans cette même séance du séminaire ¹². Autrement dit, de faire résonner « un signifiant par exemple qui n'aurait, comme le réel, aucune espèce de sens ¹³ ».

Les rapports de la vérité et du réel sont difficiles à penser. Et à écrire. C'est parce qu'on a du mal à écrire qu'on s'aperçoit qu'on a du mal à penser. Mais ce n'est pas une raison pour tenter de vérifier

9. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse* (1959-1960), Paris, Seuil, 1986, p. 272.

10. J. Roubaud, *Poésie, mémoire, lecture*, « Les conférences du divan », Paris-Tübingen, Isele, Eggingen, 1998, p.18.

11. J. Lacan, Le séminaire, Livre XXIV, « L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile à mourre », séance du 19 avril 1977, *Ornicar?*, n° 17-18, p. 16.

12. Mais pour pouvoir ferrer le réel, pour pouvoir *faire-réel*, il faut aussi *savoir* ce qui est *vrai*. Ainsi en est-il des prisonniers de l'aphorisme lacanien qui ne peuvent être dans l'acte qu'à condition de *savoir* la couleur qu'ils (et que les autres) portent. Chaque prisonnier devient de fait le passeur de l'autre, d'un autre qui est passant, passant à la liberté. Et cela grâce au savoir de la vérité qui permet l'acte réel. On comprend mieux pourquoi Lacan veut que les passeurs désignés soient eux-mêmes « dans la passe ». Et l'on saisit qu'il puisse y avoir un « savoir de la vérité », à condition que les deux soient bien séparés et distingués comme ils le sont dans l'écriture des discours en mathèmes. (*Ajouté après le 14 janvier.*)

13. J. Lacan, Le séminaire, Livre XXIV, « L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile à mourre », séance du 17 mai 1977, *Ornicar?*, n° 17-18.

le réel de la vérité par un dispositif écrit de la passe. Lacan ne l'a pas recommandé. Le dire doit être privilégié. D'ailleurs, l'objet de la transmission, comme on le sait depuis des centaines de siècles, n'appartient pas à celui qui transmet mais à celui à qui quelque chose est transmis. La surprise du dire de vérité s'étaye et en même temps libère de la fixité de l'écrit, c'est la découverte de Freud.